RENÉ CHARVIN

# LES ROSES DE MALMAISON

## *Incomparable Joséphine*



*Roman*

Pygmalion
Gérard Watelet

0246388910
L 823

# LES ROSES DE MALMAISON

Incomparable Joséphine

2005-7469
DL

823

RENÉ CHARVIN

# LES ROSES DE MALMAISON

## Incomparable Joséphine

roman

Pygmalion
*Gérard Watelet*
Paris

DL-09 06 1999 25396

DU MÊME AUTEUR

*Merveilleuse Thérésa*, Les Folles Amours de Madame Tallien, 1997, Éditions Pygmalion
*Le village en flammes*, Histoire véridique de Pierre Vaux, instituteur et bagnard, Cêtre
*Par un doux matin d'avril*, Izieu,1944, L'Harmattan
*Moi, Jean-Marie Vianney, curé d'Ars*, C.L.D.
*On voyait Dieu dans ses yeux*, Anne de Guigné, Téqui

Sur simple demande adressée aux
*Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris*
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1999 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, à Paris
ISBN 2-85704-577-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BnF
L&A

*Pour Tante Claudia,*
*une mère pour moi.*

*« Pour toi, mon amour, j'étonnerai le monde ! »*

Napoléon Bonaparte à Joséphine

# AVERTISSEMENT

*Les écrits de Napoléon, comme ceux de Joséphine, ou des différents personnages historiques cités dans cet ouvrage, sont tous absolument authentiques, jusqu'aux maladresses de vocabulaire ou de syntaxe (peu nombreuses, mais que nous avons respectées).*

*Les textes des lettres ont été empruntés aux différents ouvrages qui, eux-mêmes, les ont reproduits d'après les originaux, réunis notamment et imprimés sous la haute direction de Son Altesse Royale Hortense, reine de Hollande. On les retrouvera dans les différentes œuvres réunies dans la bibliographie, à la fin de ce volume.*

*Ce livre est un* roman *historique. Toutefois, aucun des faits cités n'a été inventé. Les dialogues entre les personnages ont soit été empruntés à la Grande Histoire, soit imaginés afin qu'ils s'insèrent dans la petite histoire, mais toujours avec un souci de véracité.*

# I

JOSÉPHINE Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais, et maîtresse de Paul Barras, l'homme le plus puissant du Directoire, vient de pendre la crémaillère dans le petit hôtel parisien de la rue Chantereine, dont le bail est un cadeau de son protecteur. La fête est terminée, elle est rompue et heureuse. Reconnaissante aussi à Barras de ce qu'il lui a apporté, un train de vie auquel elle estime avoir droit, acquis par sa naissance, et qui lui permet de ne plus jalouser sa chère amie Thérésa, épouse Tallien.

– Enfin seuls, soupire Paul, en l'attirant sur ses genoux et en baisant ses lèvres si joliment ourlées.

Homme à femmes, il n'en a guère connu de cruelles qui satisfassent autant son orgueil et sa sensualité que cette jolie créole au parler zézaillant, adorable et caressante.

Elle se laisse aller contre lui, laisse ses mains expertes ouvrir sa tunique.

– Je t'aime, dit-il.

Il a bien dû le dire dix mille fois à mille femmes différentes, elle le sait, et ne s'en émeut guère ; ils ne sont

jaloux ni l'un ni l'autre, et leurs fantaisies s'accordent parfaitement.

Elle le remercie pour le charmant hôtel, pour tout, et lui dit qu'il est bon. Ce qui est faux – ils le savent tous deux –, car il n'y a pas plus égoïste et jouisseur que Paul Barras. Mais il lui est bien agréable d'entendre une femme vanter ses largesses. Il lui tend quelques rouleaux d'or.

– Tiens, je t'ai apporté ceci, qui te permettra de donner encore des fêtes comme celle de ce soir, de te parer à la mode, et d'achever l'ameublement de cette maison qui est à ton image, avec tous ces miroirs qui reflètent ta beauté.

« Soyons juste, pense Joséphine, si Barras m'a séduite, ce n'est pas seulement par sa richesse et sa façon élégante de distribuer l'or sans compter. C'est aussi parce qu'étant tout-puissant, il paraît se moquer du pouvoir, et n'avoir que mépris pour tous ces courtisans qui se pressent autour de lui. »

En vérité, il l'impressionne. Il y a peu, elle était moins que rien et végétait dans la misère. Aujourd'hui, grâce à lui, elle a été la reine d'une fête où se pressaient des nobles aux titres prestigieux et des hommes d'affaires aux portefeuilles bien garnis. Tout cela, par la grâce du maître de céans. Thérésa le lui avait bien dit. Depuis qu'elle est riche, et vit avec Barras, nul ne se permet de mépriser la femme entretenue qu'elle est devenue. Les aristocrates sont à ses pieds, comme les ex-Jacobins convertis en républicains plus tièdes, à mesure que la vie est plus douce. Et si elle leur est plus douce, c'est à des hommes comme Barras qu'ils le doivent, ils le savent et n'ont garde de l'oublier.

Et puis Paul est aussi admirable par sa façon de donner des ordres, de jouer les maîtres de maison, d'être élégant et raffiné, d'organiser un repas de gala, de monter un équipage de chasse comme au temps des rois, de soutenir

son train, et d'exploiter sans vergogne tous les profiteurs qu'il ne se gêne pas de tromper à son tour, en prélevant de lourdes dîmes, qu'on vient d'ailleurs lui offrir avec sourires et flatteries.

« C'est un roi ! », décide Joséphine qui se sent, ce soir, en veine de compliments et d'amour.

En acceptant cette liaison, elle n'a fait que renouer avec l'antique tradition qui attire les jolies femmes dans la cour des Grands, et fait des maîtresses royales les véritables reines des cours.

Joséphine n'est plus, comme on l'a dit, une femme entretenue, une prostituée de haut vol, mais la favorite du potentat devant lequel nobles et Jacobins survivants s'inclinent bien bas, car c'est elle qui détient aujourd'hui le pouvoir à travers lui.

Elle se demande si c'est bien cette apothéose qu'Eliama, la voyante caraïbe, a lue, il y a fort longtemps, dans les lignes de sa main. Elle s'efforce de n'être pas déçue. Telle qu'elle se considère, avec ses idées ambitieuses, elle aurait voulu être davantage, une Montespan, une Maintenon, une Pompadour ou une Du Barry, bref atteindre le sommet, tout près du soleil.

Joséphine se souvient combien elle était déprimée lors de son dernier séjour sur son île natale de la Martinique, et comme, de retour en France, en compagnie de Bauvernais, son amant, elle avait été étonnée de retrouver, dans le mari pâlot qu'elle méprisait, un personnage politique important, président de l'Assemblée Nationale.

Naturellement volage, la jolie créole n'avait pas supporté longtemps un amant qui, loin de la Martinique, avait perdu son auréole d'aventurier. Leur rupture n'avait pas fait plus de bruit que leur liaison n'en méritait. Joséphine ne garderait qu'un souvenir : Fortuné, un adorable carlin, le dernier cadeau de Bauvernais.

La jeune femme s'était alors rapprochée de son mari, par pur opportunisme et pour sauvegarder les intérêts de

ses enfants. Elle allait quelquefois entendre Alexandre de Beauharnais, orateur de talent, lorsqu'il montait à la tribune de l'Assemblée. Elle était là lorsqu'il fustigea, après la fuite de la famille royale interrompue à Varennes, « cette dynastie qui appartient à la France, et qui n'a pas hésité à la trahir ! ».

Au soir de cette journée mémorable, au cours de laquelle Alexandre avait fait voter, par acclamations, la condamnation de la famille royale à la captivité, sous le fallacieux prétexte de préserver la personne du roi, un peu de la gloire du tribun avait rejailli sur sa famille. La foule s'était amassée devant l'hôtel, 8, rue de France à Fontainebleau, où ils logeaient, afin d'acclamer leurs enfants, Hortense, et Eugène auquel la voix populaire n'hésita pas à décerner le titre de « Dauphin ».

Joséphine n'était pas dupe, cependant, des flatteries et belles paroles dont son mari se grisait. Aristocrate, Beauharnais, fut-il traître à sa caste, restait suspect aux yeux des révolutionnaires les plus intransigeants. Par précaution ou prémonition, Joséphine choisit l'un d'eux pour amant : Pierre-François Réal, un utopiste qui aspirait à transformer la société pour la rendre fraternelle.

Plus tard, lorsqu'ils se connaîtront plus intimement, elle lui dira en riant :

– Tu n'es qu'une brute ! Une belle brute !

Durant toute leur liaison, aucun d'eux ne prononça un mot d'amour. Ils ne cherchèrent, ni l'un ni l'autre, dans leurs étreintes, qu'une jouissance physique animale.

Ils se quittèrent d'ailleurs aussi brusquement qu'ils s'étaient réunis.

Le candidat suivant se nomma Jean-Lambert Tallien. Fils de portier, et représentant du peuple, comme Réal qui le lui présenta, il plut à Joséphine. Elle ne tarda pas à comprendre que les deux hommes avaient conclu un pari dont elle était l'enjeu. Elle se garda de protester car Tallien était à son goût, alors que Réal avait cessé de lui

plaire. Le soir de leur rencontre, Jean-Lambert partagea sa couche.

Cette liaison fut rompue prématurément par une mission que son amant dut effectuer à Bordeaux. Dans ce chef-lieu du nouveau département du Bec d'Ambès, Tallien rencontra Thérésa Cabarrus dont il fit sa maîtresse. Par la suite, les deux femmes devinrent les meilleures amies du monde, et un peu plus même *.

Des hommes, Joséphine n'en avait jamais manqué. Ils avaient noms : Servan, ministre de la Guerre, Barère de Vieuzac, etc. Quant à l'amour, elle n'avait jamais cessé d'y croire, et elle en rêvait comme lorsque, fillette, elle se balançait dans son hamac.

Les choses se gâtèrent quand Alexandre de Beauharnais, après avoir repris un commandement militaire, accumula les maladresses. Accusé de trahison et arrêté après qu'il eut renoncé à défendre Mayence, il fut emprisonné aux Carmes. Joséphine multiplia les démarches pour tenter d'arracher sa proie à l'échafaud. Arrêtée à son tour, elle fut incarcérée dans la même cellule que la duchesse d'Aiguillon et la future Mme Tallien avec laquelle elle partagea, Thérésa dixit, « le coup de foudre de l'amitié ».

Après des jours et des jours d'angoisse, dans l'attente de la mort, se leva l'aube du 9 Thermidor. Jeté à bas de son piédestal par Tallien et pour les beaux yeux de Thérésa, Robespierre connut à son tour le supplice auquel il avait envoyé tant d'innocents. Les lourdes portes des Carmes s'ouvrirent alors au soleil de la liberté.

En prison, Joséphine avait fait la connaissance du général Lazare Hoche, héros prestigieux auquel la république devait de grands succès militaires, mais qui avait eu l'audace de critiquer le plan de bataille établi par

* Voir *Merveilleuse Thérésa* – Les folles amours de Mme Tallien, du même auteur, chez le même éditeur.

Saint-Just. Pour ce crime de lèse-majesté, il risquait la guillotine.

Joséphine aima Lazare un peu mieux, un peu plus que ses précédents amants. Peut-être parce que la menace qui pesait sur les prisonniers ajoutait du piment au plaisir qu'ils prenaient ensemble dans une cellule vide, louée par le guichetier aux couples en mal d'amour. Leur romance dura vingt-six jours. Puis Hoche fut transféré à la Conciergerie.

A son tour, Alexandre de Beauharnais était monté à l'échafaud. Il avait été une des dernières victimes de la Terreur.

Après le 9 Thermidor qui marqua la chute de Robespierre exécuté le lendemain, les Français cessèrent d'avoir peur. Joséphine retrouva ses enfants et Fortuné, puis, un peu plus tard, Thérésa Cabarrus. Celle-ci ayant agi de tout son poids pour arrêter la machine à couper les têtes.

Les deux jeunes femmes, légères et amorales, fêtèrent leur liberté retrouvée en sacrifiant à Lesbos, dont toutes deux se montraient d'occasionnelles disciples.

Comme elles n'avaient point de secret l'une pour l'autre, Joséphine avoua à son amie que ses biens étaient sous séquestre et qu'elle se trouvait fort démunie. Complice, Thérésa lui souffla :

– Je connais un personnage qui ne demanderait sans doute pas mieux que d'assurer votre entretien.

– Barras, n'est-ce pas ? J'avoue que j'y ai pensé.

– Alors, hâtez-vous. Paul Barras ne sait pas le montant de sa fortune, et plus d'une intrigante rêve de mettre cet amant idéal dans son lit.

– Je crois, répondit Joséphine en souriant, que je n'aurai qu'un mot à dire.

– Dites-le, que diable ! s'exclama sa perverse amie.

Joséphine ne se vantait pas. Barras ne demandait qu'à assumer l'avenir de la ravissante créole. Une entrevue en tête-à-tête a suffi pour que le marché fût conclu. Non

seulement le puissant politique fit restituer à Joséphine tous les biens des Beauharnais, non seulement il eut l'élégance de régler discrètement les lourdes dettes de la jeune femme, mais il lui fit en outre la surprise de la loger luxueusement dans un ravissant hôtel, au n° 6 de la rue Chantereine, propriété du comédien Talma.

En contrepartie – c'étaient les termes du marché – Joséphine ouvrit à son nouveau maître sa chambre et ses bras. Barras, qui était un connaisseur, comprit avec satisfaction qu'aussi cher que sa nouvelle maîtresse lui avait coûté, il en aurait pour son argent.

*
* *

Elle est à son aise, la belle Joséphine, dans cette existence que Barras lui a offerte. Mais tout cela reste fort superficiel, même le luxe dont elle s'entoure, car son indolence naturelle ne l'incite point à pousser les choses jusqu'à leur perfection.

Quand son amant vient la voir, accompagné d'une foule d'invités, il prend la précaution de se faire précéder de valets qui apportent volailles, hors-d'œuvre, plats préparés, fruits, pâtisseries, et vins prestigieux en abondance. Chez Mme de Beauharnais, on ne manque jamais de champagne et du meilleur, mais plutôt de casseroles, de verres ou de couverts. Qu'importe ! On mange avec ses doigts, on boit à la régalade, et la maîtresse de maison excuse les manquements avec élégance. Barras lance une plaisanterie et, comme la chère est bonne et qu'on rit beaucoup, aucun invité n'a l'arrogance de se plaindre.

Quand on voit Joséphine, la belle Thérésa Cabarrus n'est jamais loin. Fille d'un banquier de Bayonne passé au service du roi d'Espagne, elle a enfin épousé Tallien dès sa sortie des prisons de la Terreur. Les deux femmes

se ressemblent tellement, ont tant d'affinités, que l'affection qu'elles ont éprouvée d'instinct l'une pour l'autre, s'est vite transformée en amitié sensuelle et complicité.

On rencontre, hôtel Chantereine ou à Croissy, dans la maison de campagne de Joséphine entièrement rénovée grâce aux subsides de Barras, la fille de Necker, Mme de Staël, obèse et moustachue, mais d'une intelligence et d'une conversation éblouissantes. Mme Récamier fréquente aussi son salon. Vêtue de blanc, le cou orné de perles, seul bijou qu'elle supporte, elle joue de la harpe et sa musique émeut tant Joséphine qu'elle en verse des larmes. Mme Récamier incarne la pureté, la noblesse, la douceur : elle est tout le contraire des Joséphine et des Thérésa. Elle possède l'art de transformer les passions qu'elle inspire en amitié. On prétend (on prétend tant de choses !) que son mari, impuissant, n'a pour elle que des sentiments paternels. Mais cette idée n'est-elle pas le fait des jaloux, enragés de ne pouvoir prendre la place du mari ?

On voit également beaucoup d'hommes, soit à Croissy soit rue Chantereine, car Barras et sa maîtresse font profession de mépriser la jalousie, vulgaire défaut. On y voit Caulaincourt, mais aussi Ségur ou Montesquiou. A table, la conversation devient rapidement libertine. Comme par un accord tacite, on y parle peu, toutefois, de Barras ou de Tallien, bien que la plupart des convives, qui affichent volontiers des opinions royalistes, aient profité des largesses ou de l'influence des deux chefs républicains. Joséphine préside conjointement avec la sublime Thérésa ; ce sont elles qui accordent les faveurs. On sait trop l'influence qu'elles exercent sur leurs amants respectifs.

Chez Barras, l'argent coule à flots, et Joséphine en profite abondamment, comme pour rattraper les années de disette. On cite cette anecdote :

– Sortez, Monsieur ! ou vous sortirez par la fenêtre, ordonne Robert Lindet, futur ministre des Finances du

Directoire, au banquier Ouvrard qui vient de lui proposer 100 000 francs, en échange d'un marché de fournitures militaires.

– Mais, mon cher, soupire le banquier, je ne puis vous offrir davantage. C'est ce que je donne à Barras et à Mme de Beauharnais !

Pour mener l'existence qui lui convient, Joséphine doit se séparer de ses enfants. Elle les aime tendrement, mais, s'ils avaient vécu sous le même toit qu'elle, elle aurait dû affronter leur jugement, et elle n'aspire qu'à la liberté. Eugène, Hoche le garderait volontiers, mais depuis leur brouille, elle ne veut plus rien devoir au général. Elle place son fils au Collège irlandais. Très prisée, cette institution est hors de prix. Hortense est confiée à l'Institut qu'a fondé à Saint-Germain Mme Campan, première femme de chambre et amie de la reine Marie-Antoinette.

Joséphine n'est point ingrate ; elle rend de fréquentes visites à son beau-père, et à sa tante qui a atteint enfin son but en devenant, par le mariage, marquise de Beauharnais.

*
* *

Joséphine est assise à sa coiffeuse quand Barras pénètre sans frapper dans sa chambre. Elle n'y voit aucune indiscrétion, cette chambre est aussi leur chambre.

La jeune femme passe des heures devant son miroir. Très tôt, elle a pris l'habitude de soutenir et de mettre en relief sa beauté grâce à des artifices. Elle manie la houppette à poudre et le crayon à fard avec une dextérité artistique. Elle se maquille comme on peint une œuvre d'art, pour se transformer et paraître encore plus belle que la nature l'a faite.

Sans tourner la tête vers son amant, elle se contente de

lui jeter un regard par-dessus son épaule, et remarque sa mine sévère.

– Eh bien, mon ami, que se passe-t-il, vous avez votre visage des mauvais jours ?

– Et pour cause. On parle un peu trop, dans notre entourage, de ce banquier qui a nom Perrégaux.

– Vous savez qu'il s'intéresse à Thérésa. Si l'on parle aussi de moi, c'est que j'ai servi de prête-nom pour éviter que Tallien ait la puce à l'oreille.

L'explication plaît à Barras auquel Jean-Lambert Tallien déplaît. Néanmoins, fort au fait de la malignité féminine, il se racle la gorge pour montrer son scepticisme.

Avec la logique agressive des femmes qui se sentent soupçonnées et se tiennent sur la défensive, Joséphine contre-attaque aussitôt :

– Que vous vous mettiez à être jaloux est un comble ! Est-ce que je m'offusque moi qu'on vous ait vu hier soir au Palais-Royal en compagnie de donzelles impubères ? Méfiez-vous, mon cher, ce genre de fréquentation est une débauche qui convient aux vieillards séniles.

Ces paroles pourraient être offensantes, mais la belle les prononce d'une voix si mélodieuse, sur un ton si gentil, que Barras préfère baisser sa garde.

– Laissons cela, propose-t-il avec jovialité ; si je venais te déranger à ta toilette, c'est que j'ai à ta disposition un lot de cinq mille gibernes que nous avons confisquées à un fournisseur d'équipements, à titre de représailles. Si tu t'entends avec le ministère de la Guerre, tu peux faire, sur ce lot, un bénéfice considérable.

La jeune femme lui sourit.

– Je te remercie, mais je viens à peine de me débarrasser des dix mille kilogrammes de suif que tu m'avais procurés, et pour lesquels j'ai dû traiter à perte. Je suis piètre commerçante, vois-tu, et je préférerais que tu me fasses profiter de tes largesses plus directement.

– Impossible pour le moment. Il m'a fallu reconstituer ma meute, et je suis endetté à l'égard de tous mes fournisseurs. Quant à mes gens, ils n'ont pas été payés depuis trois mois ! Mais j'aurais mieux que les gibernes à te proposer. Du sucre. Le chargement d'un navire anglais que nous avons confisqué. Vingt tonnes ! Voilà qui sera plus facile à négocier et qui rapportera gros.

Se tournant enfin vers lui, elle lui donne un baiser.

– Nul ne sait, comme toi, parler aux femmes !

*
* *

La soirée que son amie Thérésa donne à La Chaumière bat son plein, quand Joséphine fait son entrée. Elle remarque le général Lazare Hoche, réfugié dans un coin, qui s'entretient avec un officier de petite taille engoncé dans un habit trop neuf.

Toujours fâchée avec lui, et estimant qu'il lui revient de faire le premier pas, elle feint de ne pas le voir. D'ailleurs, l'hôtesse accourt au-devant d'elle.

– As-tu vu Bonaparte ? interroge Mme Tallien.

– Ce petit homme noir à la peau jaune et au regard fiévreux qui parle à Hoche ?

– Tu es bien cruelle. Tout le monde s'accorde pour lui prédire un bel avenir. C'est un général corse et il a 26 ans.

– Il est vêtu de neuf tel un paysan endimanché.

Thérésa pouffe.

– C'est grâce à moi. Barras me l'a amené la semaine dernière et je lui ai fait donner des pièces de drap par Lefebvre, pour qu'il se vête décemment. Etant en congé sans solde, il n'avait rien à se mettre. Son premier soin, dès qu'on lui a eu taillé un habit correct, a été de venir se montrer. Imagine qu'il est amoureux de moi.

Cette fois, c'est au tour de Joséphine de rire.

– Il a l'air d'un chat écorché, constate-t-elle. Mais je me souviens que Paul m'a parlé de lui. Rien de bien flatteur. La Montausier, cette comédienne sur le retour, l'aurait pris sous sa protection. Tu te rends compte, elle doit avoir l'âge de sa mère ! Non, décidément, il est petit, maigre, étroit d'épaules, le teint maladif. Tout à l'heure, je le comparais à un chat écorché, mais c'est d'un chat botté qu'il a l'air !

Thérésa frappe son amie de son éventail.

– De toute façon, je ne te le propose pas. Tu as Barras et c'est de moi que ce petit Corse est amoureux.

Soucieuse de ne négliger aucun invité, elle se dirige vers le général, que Hoche vient de quitter. Il rive son regard perçant sur elle, comme s'il faisait l'inventaire de ses charmes.

Thérésa possède l'art de mettre les timides à l'aise. Bientôt, elle se lance avec Bonaparte dans une conversation animée, au cours de laquelle elle n'hésite pas à lui promettre le commandement d'une armée qu'elle s'engage à lui obtenir.

Joséphine, qui suit son amie du regard, voit le couple s'éloigner, puis franchir la porte-fenêtre avant de disparaître dans le jardin et la nuit.

Bonaparte reparaît seul. Joséphine ne retrouve Thérésa que bien plus tard.

– Tu es restée bien longtemps en compagnie du chat botté, constate-t-elle. Est-il intéressant au moins ?

– Intéressant et drôle, approuve Mme Tallien songeuse.

*
* *

Peu après la création du Directoire, Barras, qui en est le principal artisan et l'élément le plus influent, doit

utiliser l'armée de l'Intérieur, dont il est le chef, afin de mater les sections royalistes qui ont pris les armes contre la république. En réalité, tout le mérite de la répression revient au vainqueur de Toulon, ce général Bonaparte que Barras a eu l'intelligence de mettre à la tête de ses troupes en lui donnant carte blanche. Bonaparte, qui n'est pas l'homme des demi-mesures, fait tirer à mitraille sur les insurgés et, sous son énergique impulsion, l'ordre troublé le 13 Vendémiaire est rétabli dès la soirée du 14. La popularité de Barras atteint alors son zénith et le nom de Bonaparte commence d'être connu et respecté.

Mme Tallien, pour être agréable à son amant, reçoit souvent le petit général ; mais si elle lui fait bonne figure, il est évident que le Corse n'a pas oublié l'humiliation qu'elle vient de lui infliger.

Thérésa, qui n'a point de secret pour son amie, lui a rapporté leur entrevue dans le jardin de La Chaumière.

– Un faune, ma chère ! J'ai cru qu'il allait me violer. Mais j'ai réussi à ne donner que ma langue au chat... botté !

– Tu peux être sûre qu'il reviendra à la charge. Il n'est pas homme à demeurer sur un échec. Après tout, c'est un général et il a toujours été victorieux. Il ne supportera pas que tu sois sa première défaite.

*
* *

Thérésa, pas plus que Joséphine d'ailleurs, n'est du genre à se montrer cruelle envers un galant qui la recherche assidûment. Si elle ne cède pas à tous ceux qui la désirent, du moins est-elle prête à en satisfaire quelques-uns, à condition qu'ils disposent d'un ou de plusieurs argument intéressants.

Comme elle est bonne fille, elle a donc regretté de

s'être montrée trop sévère avec le général Bonaparte et a tout fait pour se racheter.

– Je t'assure, confie-t-elle à son amie, cela s'est produit tout naturellement et sans que nous l'ayons prémédité. Tu me connais, j'aime faire des expériences. Quant à ce petit Corse, il s'est montré hardi et, bien qu'artilleur, il m'a bousculée comme un hussard ! Cela a duré à peine une nuit. Reconnais-le, je lui devais une réparation pour l'avoir maltraité à La Chaumière. Ce fut une partie agréable, mais le cœur n'y était pas.

– Le tien, peut-être...

Thérésa a l'impression que Joséphine, si libérale en matière de galanterie, lui reproche un abandon qu'elle estime sans importance. Elle soulève ses magnifiques épaules.

– Non, ni l'un ni l'autre ne faisons cas de cet épisode. Rien qu'un désir brutal, qui s'est éteint aussitôt satisfait.

– Par moments, répond la créole songeuse, je me demande si ce chat botté ne nous déteste pas. Il se sert de ce que nous lui offrons parce qu'il est un homme, mais il prise peu les salons et les gens que nous fréquentons. Il reste un soldat et ne doit se sentir à son aise que sur un champ de bataille.

– En tout cas, dit Thérésa, je peux te confirmer qu'au lit il se conduit également en conquérant et même en reître.

Elles rient, s'embrassent, mais il reste, entre elles, une petite fêlure dont ni l'une ni l'autre n'a encore conscience.

*
* *

Un hasard hâte le cours de l'Histoire. Après Vendémiaire, le Directoire décide le désarmement des sections. Le jeune Eugène de Beauharnais, quatorze ans,

s'insurge contre une mesure qui le prive du sabre glorieux (du moins, dans sa candeur, le croit-il) de son père, le chef de l'armée du Rhin. Il ose le réclamer au général Bonaparte.

Celui-ci, amusé par l'assurance du garçon, lui demande son nom. En apprenant qu'il s'agit du fils de la belle créole qu'on rencontre toujours en compagnie de Mme Tallien, il se hâte de faire droit à la requête du jeune Beauharnais, non sans le féliciter pour son sens de l'honneur.

Dès le lendemain, estimant que son fils Eugène a contracté une dette envers le général, Joséphine se présente au domicile de ce dernier afin de le remercier.

L'aide de camp, impressionné autant par la beauté de la dame que par son titre de noblesse, l'introduit sans tarder auprès de son chef.

Quand elle paraît sur le seuil de la pièce, un rayon de soleil jailli de la fenêtre d'en face dessine au travers de la robe en soie une silhouette à damner un saint. Or, Bonaparte ne saurait prétendre à la sainteté.

Le général dévisage un instant la visiteuse de son regard perçant, se lève et s'avance.

– Citoyenne, je suis très honoré par votre visite, et confus de vous recevoir en ce lieu austère tout entier consacré au labeur.

Formé dans les écoles militaires de la royauté, le Corse a gardé le goût de la tradition et de la courtoisie. Il est visiblement flatté par cette visite imprévue. Joséphine, qui a décidé de compter ce jeune général plein d'avenir dans ses relations, déploie toutes ses grâces, qui sont nombreuses et conséquentes. Quant au général, il se montre très intéressé.

– Général, votre bonté pour mon fils m'a touchée et je viens vous exprimer ma reconnaissance.

– Chère Madame, s'il m'a été aussitôt sympathique, c'est qu'en lui, sans m'en douter encore, je devinais sa mère.

Ils devisent quelques instants sans aborder de sujet important. Puis, Mme de Beauharnais tend sa main fine au vainqueur de Vendémiaire.

– Je ne veux pas abuser de votre temps, général, permettez-moi de prendre congé.

Elle lit une sorte de dépit dans le sombre regard qu'il attache sur elle.

– Le temps passe et je ne vous ai rien dit de ce que j'ai sur le cœur.

– Vous en prendrez le temps en un autre moment, car je compte bien sur votre visite rue Chantereine.

Elle développe la panoplie de sa séduction, car son être entier a envie de lui plaire. Sous le regard de Bonaparte, elle se sent comme une fleur qui se tourne vers le soleil. Il y a un tel feu dans les yeux fixés sur elle, une telle prière, un tel désir. Elle n'ose penser à l'« amour », et cependant c'est bien de la foudre dont le glorieux officier vient d'être frappé. C'est si évident que Joséphine elle-même, qui ne se connaissait pas ce pouvoir, en est éblouie à son tour.

– Je répondrai certainement, dit-il, à votre charmante invitation.

– Venez demain vers les trois heures, nous serons seuls et nous pourrons parler de ce qui nous intéresse à l'abri de toute curiosité.

Leurs yeux expriment la fascination qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Le vaillant soldat a la gorge sèche et ne peut détacher son regard de la merveilleuse créature qui vient de lui accorder plus qu'il n'aurait jamais osé espérer.

Il a reconduit à la porte, et se penchant sur la main qu'elle lui tend, il la baise longuement.

– Général, soupire-t-elle, est-il sage, pour un héros du champ de bataille, de faire peur à une faible femme ?

Le ton, l'abandon de la main tiède et douce, la promesse formidable du regard de velours bleu, tout cela

enivre Bonaparte qui, lorsqu'il rouvre les yeux, clos sous le coup de l'émotion, découvre qu'il est seul, que la merveilleuse apparition s'est effacée.

« Jamais je n'ai rencontré une femme aussi séduisante. Jamais je n'ai désiré une femme autant qu'elle. Jamais je n'en ai imaginée qui fût plus digne d'être aimée. »

Car c'est de l'amour qu'il éprouve, un amour violent, qui fait battre son cœur.

Le coup de foudre ! Lui, qui se sentait de taille à défier les pires orages, et qui se vantait de toujours garder son sang-froid, le voilà brisé.

# II

BONAPARTE, le conquérant, entre dans le charmant hôtel de la rue Chantereine sur la pointe des pieds. L'hôtesse s'avance au-devant de lui en arborant un discret sourire. A peine sont-ils face à face que leurs deux volontés s'affrontent. Plus souple, la jeune femme est plus maîtresse d'elle. Elle sait ce qu'elle désire et, mieux encore, ce qu'elle ne désire pas. En revanche, lui, s'il sait aussi ce qu'il veut, le veut passionnément. Mais, échaudé déjà par Mme Tallien, et se défiant des coquettes qu'il pratique peu, il demeure prudent et, en bon stratège, n'avance ses régiments que lorsque son avant-garde a préparé le terrain.

Ils échangent les futilités d'usage lorsque deux personnes de la bonne société et de sexes différents se rencontrent.

Ils sont en tête-à-tête. En lui fixant ce rendez-vous, Mme de Beauharnais n'a donc pas cherché à s'amuser de lui comme il le craignait, ou à le faire tomber dans un piège. Du moins, dans ce piège, s'est-elle enfermée avec lui.

Tandis qu'ils prennent le thé, Joséphine s'intéresse à ce petit homme maigre comme un portemanteau et déférent. Elle le sent prêt à l'emportement. Aussi humble et soumis qu'il paraisse, il doit être capable de brusques flambées de colère au cours desquelles des éclairs traversent ses prunelles d'oiseau de proie.

Cependant, elle perçoit son pouvoir sur lui et sa fierté en est agréablement chatouillée.

Le général sent monter en lui, quoiqu'il s'efforce de n'en rien laisser paraître, un désir dont il n'a honte que parce qu'il redoute d'être repoussé. D'une part, il est mal à l'aise devant une femme si raffinée, si belle, si élégante. D'autre part, il méprise le monde dans lequel elle se meut. Cet univers lui est étranger. Il déteste ce Barras, à qui cette merveilleuse créature appartient, dit-on.

Joséphine de Beauharnais est une grande dame aux traits ciselés pour plaire, à la bouche comme un fruit rouge. On voudrait y mordre. Et puis ce sourire, cette poitrine dont il découvre l'arrogance, ces jambes interminables, ces bras à la chair si douce et ces épaules si rondes. Son parfum de jasmin enivre dès qu'on le respire.

Presque sans l'avoir prémédité, Bonaparte pose ses lèvres sur le beau bras dénudé. Surprise divine ! Au lieu de se fâcher ou de le remettre à sa place, elle tourne vers lui son visage si tendre, lui sourit, ne s'écarte pas.

Bonaparte lutte contre l'élan impétueux qui l'incite à prendre la belle dans ses bras, à mordre dans cette chair magnifique qui le défie, à l'emporter chez lui, loin de ce cadre où elle paraît inaccessible et différente de sa vérité.

Au lieu de céder à cet instinct primitif et ardent, il regarde le petit chien qui vient d'entrer et dont l'expression hostile l'invite à s'éloigner de sa maîtresse.

– C'est Fortuné, dit Joséphine, mon meilleur ami.

Bonaparte tend la main que le carlin flaire avant de se reculer, le nez froncé et l'échine hérissée, en aboyant avec vigueur.

– Il se méfie de tous ceux qui m'approchent.

– Comme je le comprends, repartit le général, il n'aime que vous, prétend que nul ne vous aimera jamais comme lui ; il est jaloux et il défend son trésor.

Les deux nouveaux amis parlent longtemps, échangent des confidences. Celles de Joséphine sont plus discrètes ; elle ne raconte que ce qui la rend intéressante, évite certains souvenirs qui terniraient son image, et flétriraient l'adoration que trahit le regard de l'homme.

Lui, évoque son enfance. Il veut tout révéler de lui. Les difficultés rencontrées, son entrée à l'école de Brienne, les brimades qu'il y a subies.

L'hôtesse l'écoute sans dissimuler un intérêt qui réchauffe le cœur solitaire de son interlocuteur. Elle admire sa puissance et sa force, l'ambition qu'il avoue. Il dit sa colère contre la corruption ambiante, ses espoirs politiques, sa foi en une France neuve, purifiée des agitateurs et des révolutionnaires nihilistes.

– Avez-vous toujours souhaité embrasser la carrière militaire ? interroge la jeune femme.

– A quinze ou seize ans, je voulais être écrivain. J'ai même écrit un roman, que je n'ai pas tout à fait terminé. Je tenais à être le meilleur dans la carrière que je choisirais. J'ai compris, hélas, que je ne serais jamais le meilleur des écrivains.

– Avez-vous donc choisi le métier des armes, parce que vous vous y sentiez plus capable d'y conquérir la gloire ?

– Il y a un peu de cela, en effet. Me voilà général et je n'ai pas dit mon dernier mot. Si j'avais à mon côté une femme comme vous, rien ne me serait impossible, je vaincrais tous les obstacles, et nous ferions de grandes choses ensemble.

Joséphine choisit de rire afin de calmer l'exaltation du petit homme. Elle s'imagine mal en Mme la générale et n'est pas assurée que le fruit tiendra les promesses du